

# L'IMPORTATION DES *GENDER STUDIES* À CANTON (CHINE) : USAGES PERSONNELS, COLLECTIFS ET POLITIQUES

Monique SELIM

Issues des États-Unis et désormais bien implantées dans les universités européennes, avec quelque retard néanmoins en France, les *gender studies* se présentent en Chine comme un objet scientifique, idéologique et politique nouveau, potentiellement perturbant pour l'État-Parti. En effet, dans le contexte de la globalisation du capitalisme la perspective de genre s'affirme comme une norme centrale de gouvernance, débouchant sur des programmes de développement intellectuel, social et économique diversifiés selon les pays visés et leurs régimes, par exemple islamiques, antérieurement ou présentement communistes comme la Chine. Ces opérations qui ne sont jamais « neutres » ont une dimension politique plus ou moins voilée, discrète ou affichée. Que les femmes, d'une manière générale et historique soient une voie de pénétration privilégiée des sociétés ciblées se comprend aisément, en raison de leur condition dominée : cette position subordonnée implique un accès plus facile et une ouverture plus grande à des messages exogènes, en Particulier lorsqu'ils concernent directement leur sexe. S'en prendre aux femmes – à leur corps, à leur esprit a d'ailleurs toujours été une arme de guerre et de conquête en quelque sorte banale, révélant le caractère imaginaire de propriété sociale, collective, nationale et aujourd'hui globale – des femmes.

Nous nous pencherons ici sur les logiques de réception, de réappropriation et de mise en œuvre des *gender studies* chez des femmes universitaires de statuts hiérarchiques divers à Canton. Nous partons de deux hypothèses corollaires : d'une part, que ces logiques sont spécifiques, en réponse à la singularité du contexte politique, social, culturel et symbolique ;

d'autre part, que l'entendement particulier des *gender studies* de ces femmes peut être fort éloigné du sens premier des auteures des textes, pour de multiples raisons parmi lesquelles la traduction en chinois et la compilation d'extraits potentiellement arbitraire sont importantes. L'aspect initiatique, de révélation « scientifique » que revêtent les *gender studies* est immédiat pour l'ensemble des femmes rencontrées et débouche, compte tenu de la volonté de contrôle monopoliste du gouvernement et de ses habitudes de suspicion, sur une confrontation politique rapide, inévitable et peu prévue par la majorité d'entre elles. Le politique est donc dans ce cas précis au cœur de l'importation idéologique et cognitive des *gender studies*, à la fois dans les modes de subjectivation des actrices et dans le tissu des rapports sociaux où elles s'inscrivent. C'est pourquoi il constitue l'épicentre d'une fresque d'emprises contrastées sur des sujets accédant à une nouvelle conscience de leur existence sociale et personnelle en rupture plus ou moins grande avec le socle des croyances et des dogmes qui soutenaient leur vie. L'émergence d'une représentation de soi inédite, entraînant une autre vision de la société environnante sur laquelle nous focaliserons l'attention, donne à observer une scène typique du monde présent, à la fois locale et globale. Son décryptage – qui prend sens dans une optique comparative avec d'autres pays, comme l'Ouzbékistan par exemple, a pour objectif de mieux cerner différents visages de la fabrique de la globalisation dans le cadre de laquelle les producteurs et les médiateurs des connaissances jouent un rôle notable.

Le petit cercle de femmes qui, à Canton, s'est arrimé aux *gender studies* pousse ainsi l'anthropologue à repenser sa démarche méthodologique face à une interconnaissance dont les ports d'attache sont extérieurs, globalisés et numérisés, et dont les liens internes sont nébuleux. La notion de groupe social, chère à l'anthropologue, paraît ici peu adéquate et c'est pourquoi, faute de mieux, nous utilisons le terme imprécis de cercle en évitant celui potentiellement péjoratif d'agrégat ou encore celui de groupuscule. Ce petit cercle, ouvert, fluide, fragile s'est offert à l'investigation anthropologique sur un mode d'autant plus aisé que ses actrices se percevaient en marge de ce qu'on décrit en Chine comme le « courant dominant » (*zhu liu*) et en quête de reconnaissance. L'accueil fut donc très chaleureux et les entretiens, emprunts d'une sincérité touchante, témoignaient d'un grand désir de parole sur soi, articulant spontanément travail, couple, famille, société et politique. Nous nous sommes prêtés à ces épanchements limitant au maximum questions et réorientations des narrations.

### Un petit cercle hétérogène

Dans le champ universitaire de Canton, une quinzaine de femmes auxquelles s'ajoutent leurs étudiantes véhiculent et transmettent les *gender studies* en s'appuyant sur différents types de pivots ; elles se répartissent

dans trois universités de haute ou de moindre réputation et dans deux départements au sein de la plus prestigieuse des trois ; elles se voient relayées par deux « associations universitaires » qui – avec l'autorisation de l'organisation des jeunes sous tutelle du parti communiste – rassemblent des étudiants très actifs ; comme toujours ces associations universitaires constituent des bassins de mobilisation remarquables dans tous les domaines : environnement, droits, etc. Cinq centres, réseaux, forums de recherche étayent de surcroît ce cercle de femmes en relations fréquentes les unes avec les autres, organisant des actions ponctuelles, des événements artistiques, culturels, théâtraux, des manifestations publiques. Les financements auxquels les femmes accèdent renvoient à des projets et des soutiens de différentes natures : un centre de recherche est dans l'une des universités l'émanation indirecte du syndicat de l'université, un autre est orienté sur les droits juridiques, un réseau scientifique a été créé avec les subventions de la fondation Ford, un autre avec celles d'une seconde fondation américaine, enfin un réseau centré sur les médias est apparu depuis peu à l'initiative d'une des femmes. Ces dispositifs précaires et hétéroclites constituent néanmoins un tissu relationnel séduisant pour les étudiants qui s'y intègrent spontanément en proposant leur aide. Les rapports en jeu entre enseignants et étudiants, marqués par la proximité, une affectivité manifeste, un encadrement hiérarchique fort, touchant la vie personnelle de l'étudiant sont des facteurs favorables à une dynamique collective.

Âgées de 30 à près de 60 ans, les femmes rencontrées se positionnent dans une chaîne de découverte intellectuelle des *gender studies* qui comporte *grosso modo* trois paliers : pour celles dont le statut est le plus élevé un séjour aux USA ; pour leurs collègues moins gradées, les cours que ces aînées dispensent sur les *gender studies* à Canton et en particulier ceux d'une professeure dont la trajectoire – du parti communiste à la dissidence militante – fait d'elle une figure héroïque et unanimement admirée. Enfin les séjours de doctorat ou les stages financés à Hong Kong exercent pour de jeunes enseignantes et étudiantes une influence majeure. La venue de conférenciers étrangers, des commémorations diverses, une multitude de petits événements sont l'occasion de dîners dans des restaurants modestes des campus universitaires – ou chez des professeurs – où se mêlent dans la joie enseignants et étudiants. Dans ces circonstances, l'apparence d'un « groupe » se donne à voir mais elle est vite destituée à l'écoute des actrices en face-à-face qui avouent le caractère plus ou moins lâche des liens entretenus et leur isolement dans les difficultés qu'elles affrontent au sein de leur cadre institutionnel avec leurs collègues masculins.

Le corpus connu par ces femmes des *genders studies* est, notons-le, très éclectique : on y trouve beaucoup d'auteures anglo-saxonnes, américaines en particulier, et quelques françaises (Cixous, Beauvoir, Kristeva) rassemblées

dans des manuels de base. Les divergences d'orientations – même les plus massives entre féminisme différentialiste et féminisme égalitariste, matérialiste, etc. – sont largement ignorées et incomprises au profit de la notion de *gender*, souvent utilisée comme un homonyme de femme, et, dans ce contexte, l'idée du féminisme est extrêmement vague. Les femmes font plus référence à deux courants endogènes, qu'il est malaisé de traduire et encore plus de tenter de faire correspondre à une coupure dans les conceptions exogènes du féminisme : « féminisme-pouvoir » (*nu quan zhu yi*) et « féminisme-féminité » (*nu xing zhu yi*). On ne saurait néanmoins dresser une opposition complète entre ces deux courants, qui par certaines femmes semblent bien identifiés, mais par d'autres peu évocateurs et de fait mêlés. Mais le principal apport des *gender studies* semble être de leur avoir permis de se penser dans une condition sociale et politique de femme en Chine, de fait marquée par de sévères inégalités et discriminations repérées dans la famille, l'éducation, le marché du travail, l'emploi, etc. Les *gender studies* créent donc une sorte de déchirure dans le regard que ces femmes portent désormais sur leur présent et leur avenir, au point d'entraîner des remises en cause et des bouleversements irrémédiables. C'est ce que nous proposons au lecteur de découvrir maintenant à travers quelques-unes d'entre elles et tout d'abord celle qui constitue leur référence commune.

### L'initiatrice

Nous appellerons Yuting cette femme qui approche de la soixantaine, enseigne dans la plus prestigieuse des universités de la province, dans le cadre de laquelle elle a implanté les *gender studies* au sein de son département<sup>1</sup>, en faisant une filière allant jusqu'au doctorat. Personnage public dont la réputation dépasse largement les frontières de la Chine, cette femme ferme, au regard incisif, est très présente sur Internet et dans les médias. Elle donne de nombreux entretiens et apparaît aujourd'hui une des figures de proue de l'activisme pour la défense des droits. Auteure de plusieurs documentaires engagés, signataire de la charte 2008, elle s'inscrit dans un *global feminism project* dont le site est aux USA et qui rassemble des chercheuses indiennes, polonaises, etc. Ce « féminisme global » – au sens large de mouvance mondiale dans laquelle elle entraîne ses jeunes collègues et ses étudiants – se donne à penser comme un nouvel objet anthropologique symptomatique de la globalisation. Il enclenche une série de prises de position à travers avant tout l'apprentissage intellectuel de la notion clé de droit : droits des femmes, droits des migrants, etc. L'hypothèse

---

1. L'absence de précisions vise à préserver moins son anonymat que surtout celui des femmes qui l'entourent.

idéologique de droits – dans laquelle Alain Ehrenberg repère la genèse de l'individualisme américain, là ou en France s'élève le sujet de la liberté<sup>2</sup> – débouche en Chine sur une révolte générale contre toutes les injustices sociales nées de l'étrange alliance du communisme avec le capitalisme et une opposition frontale aux pouvoirs en place, à la censure, à la corruption, à l'oppression, à l'étouffement des tentatives de faire éclore vérité et transparence dans des affaires très diverses qui mêlent la police, les édiles du Parti, leurs proches, les forces du marché, etc. La trajectoire de Yuting est exemplaire de cette démarche qui a abouti pour elle-même à des interdictions de conférence, diverses mesures de restriction de ses activités, une surveillance permanente, le retrait de son passeport, mais dans le même moment une relative protection des autorités de l'université empêchant son éventuelle arrestation. Yuting invite donc l'observateur à plonger dans la production d'une dissidence à partir de l'articulation de plusieurs lignes majeures saisies dans un long entretien de quatre heures dont elle a elle-même choisi le fil directeur, insistant sur le fait que généralement elle refuse de parler sur un mode trop personnel en raison des questions qui lui sont imposées sur la révolution culturelle. Nous n'en poserons aucune.

La construction de l'identité, la défense d'un statut par la dénonciation et l'accusation de l'autre – qui constituent une scène intérieure typique des dictatures communistes – et surtout la cassure de ce processus d'édification de soi émergent de son récit dont nous allons reprendre quelques étapes principales.

Yuting pense que son nom est juif – en liaison avec une migration juive dans la région d'origine de ses grands-parents paternels – et elle mentionne que son frère enseigne le judaïsme dans une université canadienne et s'est reconstruit comme juif, donnant des noms juifs à ses enfants. Elle est issue d'un deuxième mariage de sa mère effectué contre la volonté du père de cette dernière opposé à une alliance avec un homme de statut inférieur et plus jeune. Le père de sa mère était prêt à tuer sa fille qui mourut dans un hôpital psychiatrique. Déposé dans un orphelinat par une mère veuve, le père de Yuting fut « recueilli » avec onze autres garçons par un commandant de l'armée nationaliste qui eut quatre femmes qui lui ont donné d'autres fils. Dans la narration de Yuting ce commandant de l'armée nationaliste qui était aussi vice-gouverneur dans sa province, se révèle être le père de la mère de Yuting qui épousa donc en secondes noces son propre « frère recueilli ». Ce mariage allant à l'encontre de l'ordre paternel, eut une fin tragique puisqu'il conduisit la mère de Yuting à l'errance et à la folie. Une transgression originelle marque les débuts de la vie de Yuting. Le père, né en 1925, formé

---

2. Alain EHRENBURG, 2010 : *La société du malaise*, Odile Jacob.

dans une école militaire, a rejoint ensuite l'armée de libération. Les deux lignées, paternelle comme maternelle, sont donc unifiées en une seule « antirévolutionnaire », et, enfant, Yuting perçoit la différence de sa famille. Son père, angoissé par sa « mauvaise origine », « noire », lui recommande de ne pas se distinguer par la « fierté », et s'inquiète que la réussite brillante de sa fille n'attire l'attention sur elle. Arrive la révolution culturelle, la bannière « antirévolutionnaire » placardée sur la maison et sa famille offerte à la vindicte des gardes rouges. L'attitude du père sera déterminante à ce moment précis pour la conduite ultérieure de Yuting : le père, rentrant tard des réunions, lui explique qu'elle ne peut rien contre ses origines antirévolutionnaires qui sont véridiques, qu'en revanche, elle peut choisir sa vie, ce que sa propre génération n'a pu faire. Face à la petite fille de treize ans, il donne raison aux révolutionnaires, l'invite à couper les liens avec sa famille, à ignorer son histoire pour intégrer la « nouvelle société ». Yuting écoute son père qui autorise ainsi symboliquement un engagement politique décisif. Elle se fait accepter par les gardes rouges alors qu'elle avait peur d'être rejetée et avec intelligence et énergie, critique et dénonce famille et professeurs sur le mode usuel de cette période. C'est sa première pratique de l'accusation. En 1970, à 16 ans, non sélectionnée pour reprendre l'école, elle part à la campagne, volontairement, très attirée par le projet de rééducation auprès des paysans. Inscrite dans un groupe d'enfants de professeurs, elle prend la route pour un village de montagne à deux heures de la ville où elle habite. Sur le chemin, des parents offrent un déjeuner, pleurent. L'ambiance est à la fois dramatique et joyeuse car « c'était la révolution » dit aujourd'hui Yuting. Elle reste quatre ans et demi dans ce village où elle devient institutrice et où elle est très appréciée par les paysans qui acceptent son retour en ville et son inscription au collège, obtenue grâce à une relation amicale du père. En 1976, Mao meurt alors qu'elle est dans sa dernière année de collège. Dénonciations et critiques reprennent, prenant cette fois-ci pour objet le comportement durant la révolution culturelle. Yuting ne comprend pas pourquoi chacun doit faire son autocritique et aimerait fuir au Tibet. Son père l'en détourne et elle est envoyée en 1977 dans un village plus éloigné de montagne comme professeur d'école secondaire, face à des enfants qui refusent d'obéir, d'apprendre. Sur les conseils du secrétaire du Parti qui pousse chacun à rentrer dans une campagne de « critique » qui touche un collègue chargé de l'application d'un programme de promotion des enseignants, elle participe à la mise au pilori d'un autre collègue dont elle est proche, ce qui interdit à ce dernier d'être promu. Avec lucidité, elle analyse aujourd'hui qu'elle a accepté d'accuser cet ami – qui n'a pas compris son attitude – pour ne pas être accusée elle-même, voir remonter son origine familiale négative et, corollairement, être dénoncée pour avoir été surprise dans la même pièce que son futur mari. Ce second enrôlement

volontaire dans une chaîne d'accusations la marque profondément et elle décide de ne plus jamais accepter de dénoncer sur ordre d'un supérieur. Puis elle prépare l'examen d'entrée à l'université et le réussit.

Son futur mari est un ancien garde rouge qui fut très actif et il est, par le père de Yuting, soupçonné d'avoir eu une conduite répréhensible durant la révolution culturelle. L'opposition de son père au mariage la place dans une situation de malaise. En effet, se dessine là un renvoi pervers de la logique accusatrice : si le père a initié l'extraction de Yuting de sa famille en l'autorisant à user de l'accusation à son encontre, l'hypothèse peut être émise qu'il perçoit douloureusement le redoublement de l'accusation que porte intrinsèquement la présence de son gendre qui rouvre les plaies du passé. Néanmoins, émancipée à treize ans par son père, Yuting épouse l'homme de son choix, un ouvrier qui suivra plus tard une formation universitaire. Le père du mari, membre actif du parti communiste est mort, accusé de trahison, lors de la campagne antidroitiers. L'accusation politique jalonne et façonne la vie de Yuting comme celle de la très grande majorité des Chinois. Mais loin que ses meurtrissures indélébiles soient enfouies et occultées, elles nourrissent chez cette femme une réflexivité aiguë et permanente. En 1989, mère d'un enfant de six ans, préparant son doctorat, enfin membre du parti communiste après dix années d'échec de sa candidature – encouragées par son père – pour cause de mauvaise origine et instituée dans la recherche académique, elle reste au départ distante du mouvement étudiant qu'elle observe sans le comprendre réellement. L'étiquette d'antirévolutionnaire apposée sur le mouvement, puis la venue d'une nouvelle campagne de dénonciations généralisées portant sur l'éventuelle participation des uns et des autres à des activités subversives font écho à ses expériences antérieures et en contrepartie provoquent sa sympathie pour les étudiants, ce, d'autant plus que certains qui suivaient ses cours ont disparu, comme d'autres enfants de ses collègues. Par ce relatif retournement, elle amorce un rachat de la dette inconsciente qu'elle a contractée lors des deux moments historiques où elle-même a obtempéré aux nécessités de l'accusation.

En 1994, Yuting est nommée professeur et en 2000 elle passe une année sabbatique aux USA, suivant un cours sur les *gender studies*. Elle a alors 47 ans, et découvre, émerveillée, une foule de connaissances inconnues sur les femmes et prend conscience qu'« elle est une femme ». De retour en Chine elle cherche des financements pour monter un forum sur le genre. Sa militance puis sa dissidence – dont nous ne reprendrons pas l'historique – s'inaugurent à ce stade fondateur où le signifiant « femme » vient conjoindre ce qui fut et fondamentalement reste disjoint par l'ordre politique qu'incarne l'État-Parti. D'un côté le vécu, les émotions, les sentiments qui jaillissent d'une domination politique quotidienne subie personnellement, dans les

échanges, les relations affectives, les rapports sociaux, de l'autre les discours, les slogans, l'armature idéologique dans laquelle les individus édifient leur conformité, les machineries institutionnelles et bureaucratiques, les injonctions, l'oppression hiérarchique. Réconciliant subjectivité et objectivité scientifique, le signifiant « femme », rapporté du séjour américain, débloque chez Yuting un clivage structurant de son identité, il la fait dévier, sortir de l'itinéraire tout tracé de chercheuse brillante mais respectueuse des limites politiques à ne pas dépasser. Yuting prend au pied de la lettre le message des *gender studies* à l'américaine : être soi, entièrement soi. Elle y ajoute l'idéal révolutionnaire de la Chine des années soixante : faire advenir un monde lisse, parfait, sans injustice. Le mélange est explosif et Yuting part en guerre contre tout ce dont elle est le produit : elle dévisse au sens propre du terme et épouse le personnage de la justicière héroïque, embrassant cause après cause : migrant tué par les forces de l'ordre, femme violée par le fils d'un notable du Parti, citoyens bafoués par des élections truquées, citadins expulsés par des investisseurs immobiliers inhumains, paysans mourant du sida suite à la cupidité des autorités locales, etc. Sa sincérité est absolue, à l'aune d'un engagement avant tout moral qui ne se voit traduit en termes politiques qu'en raison de la rigidité de l'État-Parti. Dans toutes les situations, l'intellectuelle sacrificielle défend le peuple des faibles, des sans-voix, contre un pouvoir omnipotent, égoïste, menteur et cruel. La scène est naïve, sans nuance : les « masses » spoliées sont authentiques et vertueuses, les « puissants », prédateurs, sont répugnants. C'est un décalque de la légende de la révolution à ceci prêt que désormais le Parti tient le rôle des propriétaires terriens exploités des années cinquante. La collusion de plusieurs logiques à des niveaux différents, sous-tend l'effraction faite par le signifiant « femme » dans la vie de Yuting : tout d'abord ce signifiant est profondément individualiste, anticollectif, apolitique et hors social dans la perspective américaine très bien décrite par Alain Ehrenberg. En tant que tel, il renverse les principes qui ont guidé envers et contre tout l'itinéraire de Yuting faisant le choix du collectif, du politique, de la société radieuse, contre les individus qu'elle a accusés et par-là contre elle-même, ses pulsions spontanées envers sa famille en particulier. Dès lors, en accusant le « pouvoir », l'État, le Parti, et derrière lui tous les représentants hiérarchiques qui l'ont forcée à accuser des inférieurs pour exister, Yuting se lave de toute culpabilité. Blanche et non plus « noire », elle se dresse dans un « j'accuse » magistral dont la résonance, pour personnelle qu'elle soit, est immédiatement partagée. Ce « j'accuse », qui incarne une rupture dans l'imaginaire avec le système des dénonciations, énonce en effet ouvertement un refoulé indigeste, qui ne passe pas chez d'innombrables hommes et femmes de sa génération, mais aussi plus jeunes qui ont dû faire face à des parents muets, eux-mêmes



étouffés par la honte de ce qu'ils ont vu et/ou fait dans les spectacles réguliers de l'accusation.

C'est pourquoi Yuting est entourée d'une énorme sympathie dans le champ universitaire de Canton. Son « courage » est unanimement admiré par celles qui, ayant suivi une autre voie, s'en disent incapables, se percevant trop « faibles » ou « lâches ». Sa « force » en fait un modèle inatteignable, inédit, dans l'opposition, mais prenant place de fait dans le long défilé des hérauts qui ont chanté l'histoire glorieuse de la Chine. L'oblation téméraire de cette ancienne directrice du Parti de son département fascine d'autant plus que Yuting incarne pleinement la légitimité politique et scientifique. Les autorités universitaires elles-mêmes semblent s'efforcer de la préserver de heurts aux conséquences tragiques, lui demandant de s'abstenir de tout commentaire dans des occasions délicates ou de s'éloigner. Yuting paraît ainsi évoluer dans un espace public ceint par une sorte de courroie de sécurité transparente. Son cas dit « sensible » (*min gan*) oblige ses camarades les plus compétentes à prendre sa place dans la mise en œuvre de dispositifs institutionnels de recherche sur les *gender studies*. Une solidarité certaine se fait jour chez ses collègues proches et plus éloignées en poste dans d'autres universités, telle Hongxia que nous allons maintenant rencontrer.

### Une avant-garde coopérative ?

À peu près du même âge que Yuting, avec laquelle elle entretient une amitié de longue date – toutes deux ayant été ensemble étudiantes en master – Hongxia a elle aussi introduit les *gender studies* dans son département qui appartient à une université de moindre prestige que celle où Yuting enseigne, mais cependant de très bonne réputation. Son cours d'éco-féminisme transdisciplinaire est à option et ne peut déboucher ni sur des masters, ni sur des doctorats de *gender studies*. Pour elle comme pour Yuting, un séjour de trois ans aux USA fut un déclic et à son retour en Chine elle décide de fonder un centre de recherche sur les femmes. Mais elle rapporte de ce voyage, pourrait-on dire, le signifié « femme » qui la canaliserait dans l'ontologie féminine des appareils du Parti, à la différence du signifiant « femme », qui va faire exploser la carrière de Yuting. En déployant les termes de signifiant/signifié « femme », nous mettons l'accent sur la polysémie intrinsèque des enseignements des *gender studies* dans les universités américaines par lesquelles l'une et l'autre sont passées. Corollairement cette polysémie fait rhizome et éclate en de multiples particules agoniques dans son incorporation processuelle chez nos universitaires chinoises. Cette femme, qui se dit immédiatement féministe marxiste entreprend, en effet, de collaborer avec le syndicat qui finance la construction d'un immeuble pour abriter le futur centre. Se revendiquant du

« courant principal » (*zhu liu*), elle a gravi l'échelle des responsabilités jusqu'au sommet dans l'organisation des femmes de la province – sous tutelle du parti communiste – et elle assure aujourd'hui la présidence de l'association de recherche de l'organisation ; fière de pouvoir « donner des conseils au gouvernement » et de se mouvoir dans toutes les institutions de l'État, voulant « influencer la société », elle espère ne jamais se retrouver dans les mêmes difficultés que Yuting, se considère bien moins « courageuse » qu'elle et privilégie sa « sécurité ». Le « féminisme » légal, enchâssé dans l'État-Parti, de cette femme robuste et directe qui a pour stratégie « d'unifier dans la ligne » (*tong yi zhan xian*) peut néanmoins être appréhendé comme une avancée intellectuelle. Convaincue que la domination masculine garde en Chine une force immense, y compris dans les universités, que l'évolution est lente et que le combat sera long, Hongxia – qui a en charge la recherche de financements – s'inquiète de sa succession : qui, dans son université, prendra la relève ?

On comprend son interrogation lorsqu'on écoute sa collègue du département, Xiaomei, qui enseigne l'éthique, mais on entrevoit aussi que derrière la façade de « femme de fer », stable et sûre d'elle-même qu'elle offre au regard Hongxia, la quotidienneté dans son université ne comporte pas la tranquillité évoquée et les conflits sont violents. Cette grande jeune femme, Xiaomei, âgée d'un peu plus de trente ans, mère d'une fille de deux ans, épouse d'un vice-directeur d'un bureau universitaire qui est de surcroît directeur du Parti, avoue une grande confusion intérieure et confie les dilemmes qu'elle affronte pendant de longues heures.

Suivons le fil de sa réflexion qui pointe les écueils, les échecs, un malaise profond et durable. Sa découverte des *gender studies* s'inscrit dans le cadre d'un contact avec Yuting dès 2001, période où elle doit choisir un sujet de doctorat. Elle aurait voulu consacrer sa thèse à une thématique féministe mais son directeur, qui n'a jamais entendu parler du féminisme, refuse. En 2003, année du SRAS, elle propose à un institut médical un cours d'éthique féministe médicale, croyant trouver là une ouverture, qui néanmoins se referme vite. Elle démissionne et jeune docteure cherche un nouveau travail. Elle tente un post-doc sur l'éthique politique féministe dans un institut d'administration politique et sociale mais le qualificatif de féministe est retiré. Elle est enfin recrutée comme professeure associée dans le département où enseigne Hongxia, et toutes les deux ouvrent un enseignement d'éthique féministe mais le terme de féministe est annulé sans qu'elles en soient prévenues et hors de toute procédure administrative. Toutes deux manifestent leur désaccord sans résultat et Xiaomei en déplore la conséquence : aucun étudiant inscrit travaillant dans une orientation féministe. L'une et l'autre seraient de surcroît désignées par leur collègue avec agressivité comme « ces féministes » dans l'acception « féminisme-

pouvoir ». Xiaomei, qui tente d'appliquer la *care* au contexte chinois – s'appuyant en particulier sur Gilligan – souhaiterait mettre en place une recherche sur les « mères porteuses » en Chine du Sud. Le phénomène de la gestion pour autrui est ici principalement destiné à contrer la politique de l'enfant unique par des familles des couches supérieures : des villageoises pauvres sont rémunérées pour assurer une grossesse issue de la réimplantation de l'ovule de la mère fécondé par le père. Le couple paye 400 000 yuans (près de 4 500 €) différents intermédiaires et au bout de la chaîne de production de l'enfant la femme reçoit une très faible compensation financière. Xiaomei juge que ces femmes sont « exploitées » et redoute d'amorcer une étude qui risquerait – outre qu'elle ne sait où trouver des subventions pour la mener – de la stigmatiser. Elle analyse que, d'un côté, si les fonds sont d'origine étrangère, des mobiles politiques les sous-tendent et, de l'autre, que son université ne reconnaît aucune recherche qui ne soit soutenue par un financement chinois, impossible à obtenir sur une telle thématique qui mettrait immédiatement en cause des membres de la classe dominante. Elle avoue une peur de nature politique face aux collègues de son université qui, en outre, n'accordent aucune valeur aux publications de ses chercheurs dans des revues étrangères. Elle redoute un isolement susceptible de ruiner sa carrière. Elle craint d'une part et notamment les dénonciations des étudiants si elle donne des cours de « morale publique » qui sont perçus comme engageant une confrontation politique. D'autre part, une vidéo est installée dans toutes les salles de cours, pour des raisons dites de sécurité, et une preuve accusatrice est donc très facile à fabriquer. Elle s'étonne que ses collègues ne ressentent pas comme elle cette censure étouffante, précisant que le contenu de son cours est fixé par le directeur de son département. De son point de vue, trois options se présentent à elle : devenir professeur en restant conforme, se lancer dans des recherches passionnantes mais dangereuses pour son avenir, migrer au Canada. « Je souffre depuis des années, je ne sais pas quoi faire », rumine-t-elle à nos oreilles attentives. La ligne de fuite qu'incarne le Canada, pays pour lequel elle a déposé une demande de visa pose d'autres problèmes : son mari lui assure une vie aisée avec « villa » et voiture – les deux biens qui caractérisent l'appartenance à la classe supérieure – et considère leur vie réussie et confortable, ne comprenant pas qu'elle ait d'autres aspirations et surtout une volonté de recherche féministe.

Déchirée de toutes parts entre une multitude de désirs contradictoires – dont celui aussi d'éviter à sa fille l'enseignement actuel en Chine que, comme beaucoup de parents, elle juge néfaste – Xiaomei s'est intégrée dans le petit cercle des femmes où resplendit l'aura de Yuting. Mais elle est aussi membre de l'organisation des femmes et elle a tenté une fois – bien sûr sans succès – une jonction entre les deux pôles lors d'une activité publique. Cet

écartèlement permanent, sa perception d'une atmosphère de suspicion pesante, induisent un sentiment de dévalorisation intense chez Xiaomei qui se voit comme une « mauvaise chercheuse » et culpabilise de vouloir indépendance et liberté intellectuelle. Elle s'imagine dans dix ans éventuellement arrêtée par la police si elle suit ses choix de recherche et ce scénario sinistre accentue encore son indécision. Un courrier électronique récent émanant du vice-directeur de son département l'a bouleversée. Ce dernier invitait ses collègues masculins à bien apprécier et estimer la valeur de l'apparence des femmes qui présenteraient leur candidature à un recrutement d'enseignante dans le département. Moins de 28 ans étaient requis pour une femme qui devait avoir tous les atouts de la beauté féminine, 35 ans pour un homme. Xiaomei s'est plainte du caractère discriminatoire, sexiste et infamant de cette missive auprès du vice-directeur qui lui a répondu... qu'elle avait un « problème personnel » et qu'elle se mettait à ressembler à son amie Hongxia... et à devenir trop « radicale ». Humiliée par cet ancien ami, Xiaomei s'est recroquevillée et s'est sentie plus perdue que jamais, sans appui affectif conjugal, parental, professionnel. Elle appréhende, sur un plan plus général, un renforcement de l'autoritarisme de l'État, une régression.

Yuting, Hongxia, Xiaomei nous font pénétrer dans les arcanes des départements universitaires, opposant une résistance irréfragable – sur les fronts idéologiques, scientifiques, politiques – à l'implantation des *gender studies*, cet objet allogène et suspect qui suscite les fantasmes les plus divers et les plus bruts de destitution du pouvoir – secondairement masculin. Toutes trois offrent une gamme de réactions contrastées : affrontement, « entrisme », auto-accusation. Dans le même moment, elles s'accrochent aux *gender studies* – plateforme molle et pluridirectionnelle – comme à une bouée de sauvetage de leur identité personnelle dans un océan d'orthodoxie collective où elles ont peur de se noyer, de se dissoudre. Les USA, le Canada, figurent l'autre monde dans lequel prend sens leur idée du féminisme, polyvalente, chimérique. Ensemble, elles mettent en œuvre des recherches, des réseaux, des événements publics, des manifestations culturelles qui nécessitent des relais. C'est un des rôles de Yanyan vers laquelle nous allons maintenant nous tourner.

Yanyan, une jeune femme de 40 ans, vive et très gaie, est directrice des ressources humaines du Parti dans un institut de formation professionnelle. Ces compétences politico-administratives sont doublées par un enseignement de « sociologie des femmes » dans un cours à option. Il s'agit de fait d'expliquer aux jeunes filles qui vont entrer dans le monde du travail, les règles de conduite d'une femme, les bonnes manières pour une femme, bref, tout ce qui concerne une féminité vertueuse et de bon aloi représentant dignement la Chine, par exemple dans une *joint-venture*. L'attention est

portée en particulier dans ce cours sur les différences de comportement qu'une femme chinoise se doit d'avoir face à des étrangers en fonction de leur spécificité culturelle. Yanyan a consacré son master de sociologie à « L'augmentation de l'esprit moral des femmes rurales et le développement du socialisme chinois ». Elle a reçu le prix du meilleur mémoire de son université mais juge aujourd'hui ce premier travail de recherche « mauvais ». Elle n'a pas été sélectionnée ensuite pour s'inscrire en doctorat et a donc pris le poste administratif qu'elle occupe présentement. Elle considère que dans son université seule l'appartenance au Parti a du poids et fort peu le diplôme. Étudiant dans la même université qu'elle, membre du Parti, mais sans responsabilité, son mari est professeur de sociologie rurale et inscrit en thèse. Elle est née dans une famille « révolutionnaire » ascensionnelle dont elle est fière : père militaire qui a fait la guerre de Corée, mère directrice d'école secondaire, grands-parents paysans. Ses beaux-parents sont fonctionnaires. C'est forte de cette généalogie positive que Yanyan est devenue, au niveau provincial, responsable depuis trois ans, avec une autre collègue que nous rencontrerons plus tard – d'un *gender network* financé par la fondation Ford : 10 000 yuans par an dont 80 % d'avance, 20 % à la remise du rapport. Ce sont Yuting et Hongxia qui le lui ont instamment demandé, considérant que son profil était, dans le plus petit cercle des femmes, le plus approprié pour cette tâche. Une foule de « tampons rouges » est en effet nécessaire car le contrôle est fort sur les subventions étrangères, le Parti étant suspect aux yeux de toutes les *gender* de camoufler une opération idéologique de déstabilisation des femmes. Yanyan fait donc « passer » toutes les barrières politiques au projet et dans le même moment elle l'associe à l'organisation des femmes et à des *Gongo*<sup>3</sup> dépendantes. « Augmenter le niveau de conscience des femmes au genre » (les deux termes – *nu xing* et *xing bie* – sont équivalents dans la bouche de Yanyan) est un des objectifs de Yanyan qui néanmoins reconnaît avec beaucoup de bonne volonté ses contradictions personnelles qui reflètent, de son point de vue, celles de l'ensemble des intellectuels, et donc le long chemin que la société doit encore parcourir. Ainsi, elle, son mari, ses beaux-parents, optent sans hésitation, pour la préférence masculine et ses propres parents ont toujours regretté d'avoir donné naissance à trois filles, dit-elle avec sincérité. Elle a un fils de 10 ans, très bon élève, pour lequel elle est prête à vendre son appartement pour lui payer des études à l'étranger : un fils est en effet « une banque de construction, il faut tout faire pour lui, une fille c'est une banque commerciale, tout va venir », s'exclame-t-elle en éclatant

---

3. Par *Gongo*, on entend les ONG dans la main du gouvernement, en particulier dans les régimes autoritaires.

de rire, ajoutant que lorsque son fils pleure, elle lui commande de ne pas se comporter comme une fille !

La présence de Yanyan dans le petit cercle des femmes, sa collaboration active à l'implantation d'un réseau genre – dans un contexte où la dissidence de Yuting pourrait au contraire repousser cette solide membre du Parti aux conceptions traditionnelles des rapports sociaux de sexe – met à nu les enjeux politiques de l'importation de ce nexus idéologique mais surtout le jeu interpersonnel des implications politiques contradictoires qui le soutiennent. C'est dans cette direction que nous avancerons avec Shuwan, la collègue qui, aux côtés de Yanyan, gère le projet financé par la fondation Ford.

Shuwan a 42 ans, donne l'impression d'être très sportive et de poser un regard d'une extrême sensibilité sur ses interlocuteurs. Elle enseigne, dans un institut universitaire de rang inférieur, le genre dans la littérature et fait de ses cours à option des discussions collectives avec les étudiants sur les problèmes sociaux, les discriminations qui touchent les femmes, l'infanticide des petites filles, la répudiation des femmes, etc. Butler, Orlando, Wolf, Beauvoir, le postcolonialisme nourrissent ses cours. Dans son université, elle a monté en 2007 une « association universitaire » consacrée à la lecture, au cinéma, etc. : « Réunion de lecture pour les petites filles » en est l'intitulé apte à tranquilliser l'organisation des jeunes qui exerce sa tutelle sur ces associations dont les stratégies visent de façon récurrente à construire leur autonomie de pensée, d'action et de mobilisation. « Je suis un bourgeon et j'ai trouvé mon organisation » (*zu zhi*) dit-elle en employant une métaphore guerrière du parti communiste lors de la clandestinité pour désigner le « féminisme-pouvoir » auquel elle s'identifie. Animée d'autant de respect et d'admiration pour les deux leaders que sont à ses yeux Yuting et Hongxia, elle se décrit, en riant, « courir derrière toutes les deux ». En 1995 elle a obtenu son master dédié à la thématique « Sexe et salut chez *L'amant de Lady Chatterley* » et a décidé de rentrer dans la vie professionnelle. Dans sa course à l'emploi, elle est profondément choquée de découvrir des annonces mentionnant le refus d'une femme, elle qui croyait en sa valeur, se voit brutalement dévalorisée par son appartenance de sexe et en perd le sommeil. Cette prise de conscience la ramène à sa naissance et au fait, banal en Chine, qu'elle doit sa naissance à sa grand-mère maternelle – qui avait forcé sa mère à un précédent avortement après la première venue d'une fille – mais croyait repérer cette fois-ci dans la forme du ventre de sa bru, le signe d'un futur garçon, qui serait le troisième enfant ! Mère d'une fille de 10 ans et épouse d'un professeur d'informatique dans la même université où elle enseigne, Shuwan dénonce avec force la domination masculine qu'elle resitue dans un cadre politique après avoir compris combien elle avait pesé douloureusement dans sa vie. Shuwan et Yanyan, bien différentes l'une de

l'autre, mettent en scène un tandem significatif pour mieux déchiffrer les modes d'implantation des *gender studies* : alors que l'une se révèle dans tous les domaines, politique et personnel, conventionnelle, l'autre s'écarte de la norme, prête à en découdre pour obtenir l'égalité de statut à laquelle les femmes peuvent prétendre. Leur collaboration dans un projet de la fondation Ford pointe l'importance de membres du Parti pour faire réussir cette aventure de femmes malgré tout « féministes » au sens le plus large du terme. Elle incite consécutivement à insister sur la pluralité idéologique et intellectuelle des profils de femmes se mouvant dans l'orbite du Parti ou comme Yuting, l'ayant quitté et le combattant. Dans cette pluralité on discerne tout d'abord une transformation sociale réelle témoignant de l'impossibilité pour le Parti de maintenir une emprise rigide sur l'intériorité de ses membres. Comme le dit Yanyan « 90 % des membres ne croient pas au Parti, ce n'est qu'un instrument pour le travail », comparés aux Chinois, seuls les « Occidentaux », à ses yeux candides, auraient « la force » donnée par la croyance en Dieu avec laquelle le Parti ne pourrait rivaliser.

Cette pluralité enjoint à réfléchir corollairement sur l'autonomisation de ces actrices, dès lors plus réceptives aux influences extérieures. Les *gender studies* – aussi critiquables soient-elles – mettent en branle une dynamique collective, aux capacités de rassemblement et d'unification. De façon indéniable, une brèche, à la fois symbolique et imaginaire, est creusée dans l'ordonnancement hiérarchique des rapports sociaux de sexe qui innervent l'édification politique de la société. Dans les *gender studies*, ces femmes, de niveau intellectuel varié, trouvent *des mots pour le dire*, selon la belle et juste formule des années soixante-dix et revisitent leur existence depuis son origine, marquée par le désir univoque d'une filiation patrilinéaire négatrice des filles, des femmes, des mères. Une des actions publiques du petit cercle concerne d'ailleurs les *livrets de famille* dont les femmes sont tout simplement historiquement absentes, véritable trou d'être. Cette entame dans la domination masculine casse la forclusion ; elle pénètre la scène familiale des femmes et dans le même moment effrite inévitablement les soubassements de la société. Elle inscrit une évolution qui est un effet de la globalisation et, d'une certaine manière, l'État-Parti n'a pas tort de freiner et de craindre le *global feminism* car sa marche est imprévisible mais durable et surtout impossible à arrêter.

### **Les méandres de la recherche entre affect et politique**

Huilin enseigne depuis 2007 dans le même département que Yuting dont elle a été l'étudiante après le séjour de cette dernière aux USA. Son mémoire de master a été dédié à l'écriture féminine. Cette jeune femme calme et sérieuse, grave et appliquée se situe aussi dans une transmission directe des *gender studies* qu'elle a reçue de Yuting dont elle est très proche à la fois

professionnellement et affectivement. De surcroît elle la seconde dans beaucoup de ses activités extraprofessorales, qui prennent facilement une teneur politique. Elle est partie six mois en Grande-Bretagne pour sa formation scientifique et tente aujourd'hui, avec le soutien d'un financement anglais, de mettre en œuvre une recherche sur les femmes. Ne réussissant pas à construire une distance avec ses sujets d'enquête, et par là même à bien circonscrire son objet, Huilin est en forte demande de conseils méthodologiques et épistémologiques et je consacrerai plusieurs rencontres à m'efforcer d'éclaircir les soubassements des positions qu'elle souhaite adopter. Sans entrer dans les détails de la recherche qu'elle mène, soulignons qu'un des enjeux en est de penser les femmes en question comme victimes ou actrices et de sortir de l'ambiguïté de relations apparemment « amicales » entre le chercheur et les sujets. De ce point de vue, Huilin reflète exemplairement les difficultés des chercheurs chinois à s'attaquer aux conséquences cognitives des cadres des investigations, de leurs rapports internes et du type de communication qui s'y inscrit. La structure sociale, hiérarchique et politique les pousse à s'identifier à une posture d'« intellectuel » peu remise en cause – que celle-ci soit en accord ou en dissidence avec l'ordre politique régnant – et dans les deux cas un regard simplificateur est posé sur les situations. Mais Huilin illustre surtout cette sorte « d'illumination » que provoque la découverte des *gender studies* à travers le cours de Yuting. Cette jeune femme qui dit « qu'avant » elle ne souhaitait qu'être « une bonne mère et une bonne épouse », parle d'un « après » où elle appréhende la négativité intrinsèque d'avoir été une fille, et cela tout d'abord pour sa mère : avec froideur, elle pose la « haine » de sa mère à son égard comme la cause d'une « blessure » profonde que Yuting, par ses leçons sur les femmes, l'amène à regarder en face et à penser dans toute sa cruauté. Pourtant l'enfance de Huilin a des aspects assez banals lorsqu'elle est replacée dans son contexte social, politique et historique. Comme des millions de petites filles chinoises elle subit les reproches après de sa mère pour son appartenance sexuée : cette dernière – fille de commerçants classés « paysans moyens » – à l'instar de l'immense majorité des mères chinoises l'accuse, d'être « une charge, un fardeau » car on ne peut « compter sur une fille qui se marie et ne revient pas ». Le père issu d'une famille de lettrés, fils d'un précepteur possédant des terres, classé comme « paysan moyen », éprouve comme tant d'autres les conséquences de cette « mauvaise origine ». La condition familiale de Huilin a néanmoins la caractéristique d'avoir été fondée sur un mariage tardif du père à 40 ans avec une jeune femme atteinte d'infirmité aux jambes, mariage arrangé et négocié à la suite de celui de la sœur cadette du père avec le frère de la mère, partageant la même infirmité que cette dernière, dans les deux cas résultant d'une injection médicamenteuse désastreuse. Du mariage des parents de



Huilin naissent deux fils et trois filles, maudites par la mère qui fait des tentatives de suicide régulières en refusant de s'alimenter ou en se jetant dans la rivière voisine. Le couple se dispute souvent et la mère accuse le père de « l'échec » de la famille. Huilin fuit donc à 24 ans cette atmosphère délétère en se mariant et croit échapper à son histoire en épousant tous les idéaux régnant de conformité maternelle et conjugale. Le cours que dispense Yuting, les lectures qu'elle recommande sur les femmes, viennent rouvrir la plaie et Huilin réalise qu'elle partage avec la majorité des femmes une dévalorisation profonde et originelle. Elle prend alors une décision qui semble mue par un objectif prioritaire de réparation : alors que son fils a cinq ans, et compte tenu qu'elle ne peut avoir un second enfant, sauf à perdre son emploi d'enseignante en raison de la politique de l'enfant unique, elle décide d'« adopter » une petite fille de 5 mois qu'elle inscrit sur le livret de famille d'un cousin de son père puisque la démarche administrative lui est autant interdite que l'engendrement auquel elle équivaut. Elle se rappelle – alors qu'elle évoque cette décision – qu'une des sœurs de son père, mère de 5 filles, en avait noyé à la naissance une sixième, ce qui l'avait profondément choquée. La petite fille qu'elle a recueillie et élève comme la sienne à Canton vient d'un village proche du sien dans le Guangdong, où une femme âgée récupère toutes les petites filles abandonnées de la région et les « revend » contre une « enveloppe rouge ». Son mari – fils d'un instituteur et d'une médecin – s'est déclaré solidaire du choix de Huilin qui engage leur vie commune.

L'intérêt du cas de Huilin réside dans les articulations qu'il dévoile entre un cheminement intellectuel et un itinéraire qui, à un moment de prise de conscience intense, bifurque par un acte chargé du sens d'aller à contre-courant des normes qui ont entaillé sa vie dès sa conception. En faisant sienne une petite fille rejetée par ses géniteurs, Huilin dénie toute efficience présente à son propre rejet enfant. Que cette rupture symbolique trouve son creuset dans un enseignement sur le genre se déchiffre dans le cadre de la configuration chinoise actuelle où les rapports sociaux de sexe ont conservé une grande rigidité tant au plan imaginaire que réel, et cela bien au-delà de l'apparente « liberté » des femmes de se mouvoir dans les différents champs sociaux. Les barrières entre les sexes restent solides et il reste aux femmes à assumer la valeur sociale et affective moindre qui entache leur condition. Réparation, compensation, rébellion, révolte, dissidence affichent leurs liens dans les comportements des femmes et dressent un fil entre subjectivité et politique. Si dans ces agencements toujours possibles, le rôle de Yuting qui est rentrée en dissidence désormais délibérée est ici important et peut faire mouche, de façon plus décisive, il est nécessaire d'insister sur la permanence de la domination politique dans la vie quotidienne des acteurs pour prendre la mesure des lignes de politisation immédiate qui sont susceptibles d'être

déclenchées chez ces femmes rencontrées par des incisives de conscience totale. Domination politique et domination masculine se recouvrent en effet : les dirigeants du Parti sont généralement des hommes qui se conduisent selon les codes en vigueur de domination masculine. En s'élevant brutalement contre la domination masculine à partir d'événements qui prennent une portée immense, les femmes se heurtent sans médiation au pouvoir politique qu'éventuellement elles vont affronter sans même avoir perçu l'ampleur des conséquences politiques de leur conduite. Huilin aux côtés de Yuting soutient ainsi une association universitaire homosexuelle que l'organisation des jeunes sous tutelle du Parti refuse actuellement d'homologuer, considérant qu'elle a terni la réputation de l'université. Par cet acte, Huilin s'est déjà mise en « bordure » des droits admis. Dans le petit cercle, Huilin côtoie aussi Fang qui joue un rôle très actif mais reste prudente. Originaire de Taïwan, depuis sept ans à Canton, très élégante, cette jeune femme, petite-fille d'un propriétaire terrien dont le fils a fui seul en 49 la Chine communiste, a fait son PHD à l'université de Berkeley sur la « théorie féministe » qu'elle enseigne dans le même département que Yuting et Huilin.

Le petit cercle d'universitaires dans lequel nous guidons le lecteur incite à explorer plus avant dans l'intimité des femmes les ponts et les nœuds entre recherche, affect et politique.

Dans ce but, passons dans un autre département de la même université où deux jeunes femmes ayant fait leurs études à Hong Kong dans le cadre des *gender studies* viennent d'être recrutées, non pour un enseignement spécifique correspondant à leur formation mais plutôt pour un saupoudrage femme, famille, travail social. Toutes deux ont en commun d'avoir focalisé leur recherche doctorale sur des objets touchant la sexualité : l'une sur les prostituées à Canton et Shenzhen avec lesquelles elle a vécu selon une méthodologie d'immersion et de relations interpersonnelles développées avec les sujets ; l'autre sur la « nouvelle sexualité des femmes à Shanghai » s'exprimant sur la Toile. Leur embauche est d'autant plus significative que c'est au nom de la « pornographie » que beaucoup de sites numériques et de productions culturelles sont censurés par le gouvernement chinois. Leurs travaux, rédigés en anglais, conséquents, ont pour orientation la volonté de montrer de nouveaux sujets féminins, émancipés et modernes. Ceux-ci apparaissent largement coupés de tout contexte social et l'attention est centrée sur les discours, narrations appréhendées comme des faits et des vérités, unilatéraux, sans complexité sous-jacente. Le rapport du sujet à son discours n'est pas imaginé. Par ailleurs l'entretien matériel de la femme par l'homme, chez ces « nouvelles femmes » est conçu comme une évidence et l'idée que gît là une source de dépendance et de domination est absente. La liberté/libération est entièrement concentrée sur la sexualité, donnant à voir

un étrange mélange de conservatisme quant au statut économique et de consumérisme sexuel, mélange tout à fait adéquat au développement capitaliste.

La première jeune femme vient d'une famille « révolutionnaire » de professeurs d'université enseignant à l'école du Parti et le père a passé vingt ans à Moscou. De l'histoire familiale de ce dernier elle ne sait rien et se manifeste là encore un trou de connaissances perturbant sur le père qui n'a pas de relation avec sa parentèle. Ne voulant pas entrer au Parti, préférant vivre à l'essai avec l'homme de son cœur que se marier, cette jeune femme de trente ans aurait préféré l'Angleterre, où elle a fait une partie de ses études, à Hong Kong, mais c'est là qu'une bourse lui avait été accordée. Son côtoiement du petit cercle des femmes où rayonne sa dissidente attirée, témoigne une fois de plus des nébuleuses en jeu et des influences qu'elles véhiculent, déplaçant ou annihilant potentiellement les frontières de la « correctitude » politique.

La seconde jeune femme Ruoya, âgée de 40 ans, est mariée avec un entrepreneur qui fait vivre dans une grande aisance matérielle le couple sans enfant, qu'elle présente comme fragile, conflictuel, les deux partenaires étant sur des chemins parallèles. Elle s'affirme « féministe » et supporte mal les manifestations brutales de domination de son mari, fils de paysans pauvres et décrit comme avide d'argent. Outre son enseignement qu'elle fait bifurquer sur des domaines sexuels, elle publie régulièrement dans la presse des articles qu'elle dénomme *ecosexual text* et qui sont fondés sur des entretiens approfondis avec un individu, homme ou femme, élaboré en cas représentatif.

Soulignons que cette percée hongkongaise dans l'importation des *gender studies* à Canton, en s'inscrivant sous l'égide de la sexualité – dans un contexte social qui reste très prude – constitue en tant que telle une interception politique : sans doute moins en raison du lien sexualité/pornographie toujours instrumentalisé par l'État-Parti que surtout parce que se voit mis en scène là un droit à une jouissance subjective non finalisée, échappant aux armatures de l'efficacité reproductive, économique et politique.

Ruoya ainsi ne désire pas elle-même d'enfant même si elle en donnerait volontiers un à sa belle-famille et à son mari qui le réclament avec ardeur. Mais alors qu'elle a effectué tous les examens médicaux prouvant sa fertilité, son mari se refuse à de tels tests ainsi qu'à des essais de fécondation *in vitro*. « Avec mes amis, je me sens normale comme ça » dit Ruoya qui pointe un désaccord profond avec un époux qui s'inscrit dans les normes familiales d'enrichissement en vigueur, ostensibles dans le voisinage du couple qui habite un condominium luxueux à la périphérie de Canton, où, dans les appartements, une petite chambre est prévue pour les grands-parents venus

s'occuper de leurs petits-enfants. Sans enfant et sans beaux-parents, passionnément attirée par une écriture d'une sexualité qui s'invente au jour le jour dans la Chine contemporaine, Ruoya évolue dans cet environnement, apparemment sans gêne, toute à la curiosité des subjectivités de ses concitoyens.

### **Médiatisations exploratoires**

Dans l'orbite du petit cercle de femmes examinées, deux journalistes gravitent dont l'une, ancienne présentatrice à la télévision, a pris l'initiative récente de créer un réseau spécifique donnant aux femmes un créneau pour pénétrer dans l'antre principalement masculin des médias. Ce réseau est néanmoins peu actif, faute de temps consacré par sa dizaine de participantes mais surtout en raison – à en croire ses membres – de la surveillance policière qui oblige – pour s'y soustraire – à inscrire les activités en dehors de Canton, hors des regards indiscrets. Des soutiens financiers ont été obtenus auprès du service culturel britannique et d'Oxfam dont les derniers versements de 100 000 yuans annuels n'ont pas encore été entièrement dépensés. Il s'agit généralement d'organiser, sur le mode usuel, des formations et des ateliers plus ou moins ouvertement placés sous une thématique femme et/ou féminisme. La suspicion des autorités donne immédiatement une couleur politique à ces petits rassemblements. Les deux journalistes rencontrées se situent à des pôles extrêmes du « motif femme » de ce réseau. La première, qui est désormais engagée dans le montage d'un lieu d'art, se dit très en retrait d'un « féminisme » dont elle avoue ne pas connaître les théorisations. Redoutant une division hommes/femmes, elle se positionne dans un différentialisme et un essentialisme féminin affirmés. La seconde, au contraire, est très combative et élabore un recul analytique sur son itinéraire.

Appelons Meiji cette femme de 40 ans qui travaille dans un groupe de presse réputé pour être le plus ouvert de la Chine et qui revendique l'orientation « féministe-pouvoir », avec une certaine rage. Comme dans beaucoup de cas, qui transcendent continents et aires culturelles, Meiji met en avant la référence du père qui voulait que ses deux filles soient en tout point les égales des garçons : « Tu dois parler et écrire comme un homme », lui disait-il. Fils de paysans très pauvres, le père était devenu cadre après avoir servi sous le drapeau en Corée puis était monté dans l'échelle politico-administrative : fait relativement rare, le père choisit de subir une stérilisation à la place de son épouse, de santé fragile, qui travaillait sur un statut temporaire dans un magasin d'État. Ce père – dont elle loue le sens de la justice et l'honnêteté irréprochable – la « forcera » à entrer au Parti, raconte Meiji qui se dit maintenant opposée à la politique de l'État-Parti. Comme pour Shuwan, que le lecteur a déjà rencontrée, le premier choc

viendra, après les études universitaires, de la recherche de travail au cours de laquelle Meiji, qui a grandi dans une idéologie égalitariste, découvre brutalement l'inégalité homme/femme : « on voulait un homme membre du Parti » et, si elle possède sa carte, il lui manquera toujours cette qualification sexuelle ! En épousant un de ses camarades d'études, fils d'un cadre autoritaire et violent, et surtout en étant très rapidement enceinte et en travaillant, Meiji voit son existence transformée ; écoutons-la :

« Je n'étais pas prête à tout ça, femme, travailleuse, mère. Pour mon mari l'enfant n'a rien changé. Pour moi, tout a changé, mes amitiés, mon travail, mon corps. Pendant vingt ans je me suis pensée comme un homme. Mais en accouchant, en allaitant j'ai subi une féminisation que je n'acceptais pas. J'ai lu Simone de Beauvoir qui détestait tout ça et je l'ai ressenti comme elle le dit, une chaîne de production invisible pour les femmes. Laver le linge qui redevient sale ! Je me sentais seule et j'ai mis des années à combiner moi-même et être une femme, une mère, une épouse. Avant je n'avais pas de fardeau. »

Si son mari devenu professeur d'université, participe pleinement aux tâches domestiques, sur son lieu de travail, Meiji ne cesse de se battre et accuse ses collègues d'un machisme viscéral, citant leur préférence qu'une femme meure ou reste handicapée plutôt que de perdre sa virginité, et les articles qui reprochent aux femmes leur mauvaise conduite en cas de viol ! Sa rencontre avec Yuting la dynamise et les occasions se multiplient pour engager des luttes symboliques concrètes. Ainsi, lors d'une sélection d'étudiants, les professeurs abaissent les critères de notes car les candidatures de filles avec une note élevée sont alors trop nombreuses et Meiji tente de faire admettre sans succès qu'il s'agit d'une mesure discriminatoire. Certains de ses articles sont refusés et ses supérieurs hiérarchiques lui expliquent que le féminisme est une critique du communisme et que l'égalité homme/femme est déjà bien trop grande. Dans sa pratique journalistique, pour laquelle elle obtient un revenu mensuel d'environ 10 000 yuans, Meiji fait des enquêtes sur les femmes en milieu rural et ouvrier pour montrer un autre visage de la réalité sociale et pointer, envers et contre tout, une domination masculine irriguant de façon irréfragable tous les champs de la quotidienneté. Les obstacles auxquels se heurte Meiji illustrent avec acuité la dimension intrinsèquement politique du « genre » dans la conjoncture chinoise actuelle. Corollairement ils montrent comment le rapport au politique se déclenche dans les ordonnancements subjectifs introduisant des décalages quasi insurmontables entre les régimes idéologiques, idéels, réels. Que ces décalages se formatent à la fois dans les différentiels historiques et généalogiques doit être souligné : une partie de la génération des cadres communistes de la période maoïste tente de coller à la lettre de l'ordre politique, et ce, y compris pour quelques-uns d'entre eux, dans leurs relations familiales.

En revanche pour les couples parents de jeunes enfants aujourd'hui, aucun message spécifique ne paraît organiser leurs rapports et comme Yanyan l'a indiqué, la préférence masculine et son cortège d'infériorisations féminines sont un critère reconnu et indispensable.

Des personnages très hétéroclites se rencontrent et s'apprécient dans le petit cercle qui entoure Yuting et parmi ceux-ci un jeune couple d'artistes, qui a vécu sept ans en France, manifeste une activité débordante, organisant de nombreux événements, *happenings*, performances de toutes sortes, y compris avec leurs corps. Toutes les occasions sont saisies : enfants morts sous les décombres des écoles du Sichuan lors du tremblement de terre, expulsions aux périphéries de Canton suite aux investissements immobiliers, etc. Le pouvoir est continuellement défié, l'affrontement est recherché et la jouissance de la provocation illumine la vie de ce joyeux couple depuis son retour en Chine : l'opposition politique est assumée avec conscience et nourrie par le sentiment de la liberté éprouvée en France et *a contrario* de l'oppression et de la censure insupportable du gouvernement chinois. Le jeune homme est issu d'une lignée très représentative des effets des conjonctures politiques successives : un arrière-grand-père fortuné décrit comme « assassiné par les communistes », un grand-père précepteur en ville, un père déplacé en milieu rural, instituteur, une mère paysanne dans un hameau de haute montagne d'une centaine d'habitants, des frères et sœurs restés paysans. Il est le seul enfant à poursuivre des études supérieures, après avoir bénéficié d'un programme public d'aide à l'éducation des paysans (« espoir » *xi wang gong cheng*). La jeune fille vient d'une famille de fonctionnaires aisés et son parcours est linéaire et sage jusqu'à sa rencontre avec son futur époux et compagnon d'art qui, dit-elle, lui a montré « la vraie vie ». Pour tous les deux, et de par leur posture critique, l'art, la vie, l'action, ne forment qu'un et ils tentent de concrétiser cette orientation dans leur pratique professionnelle d'enseignants. Pour eux, la lutte contre la domination masculine à laquelle ils participent avec ferveur et inventivité (attaquant violence domestique, fête des mères, etc.), se greffant sur toutes les initiatives de membres du petit cercle, constitue une opportunité particulière d'un engagement politique délibéré contre l'État-Parti et toutes les injustices : qui les conduit à frôler les dernières limites avant une répression inévitable. Leur présence dans ce petit cercle donne corps à des glissements et des oscillations plus ou moins perceptibles vers une distanciation avec les normes en vigueur de conduite et de pensée. Ces partenaires de vie et d'art sont une pièce dans un jeu de fabrique d'une déviance politique processuelle, personnelle et collective dont nous poursuivons l'examen à travers l'incorporation du signifiant globalisé « genre » dans le petit groupe universitaire composé majoritairement de femmes, mais intégrant des hommes qui sont ou non leurs compagnons.

Pour achever cette pérégrination mesurons maintenant son ancrage parmi les étudiants.

### Échos étudiants

Nombreux sont les étudiants qui circulent autour du petit cercle de femmes et le succès des cours de Yuting est remarquable. La professeure dissidente semble être, pour une partie d'entre eux, une figure identificatoire qui fonctionne comme une autorisation symbolique à franchir tous les interdits, culturels, intellectuels, existentiels. Son autorité et son poids sur les jeunes esprits paraissent immenses, et ce, d'autant plus que des femmes de profils différents entourent Yuting de leurs attentions. L'ensemble est doté aux yeux des étudiants d'une solidité et d'une résistance sans nul doute bien supérieures à la réalité. S'offre là un modèle individuel, mais aussi de collectif, sur le mode usuel en Chine, de construction et de mise en scène politique de modèles traçant le chemin et générant l'enthousiasme. Donnons en premier l'exemple de Tingting : issue d'une famille paysanne, elle vient de terminer ses quatre premières années d'université au cours desquelles elle s'est beaucoup dépensée dans une association universitaire. Avant de s'inscrire en master, elle souhaite s'engager dans la vie active et, alors qu'elle assumait volontairement la communication interne au petit cercle, la journaliste qui se prépare à prendre la direction d'un lieu d'art lui a proposé de l'embaucher. Vive et souriante, Tingting s'est très investie dans ses tâches de liaison entre les femmes et elle désigne le réseau de celles d'entre elles orientées sur les médias comme « notre ONG » alors même que Yuting par exemple parle de « groupe informel ». Étudiante de Yuting dans ses cours, obligatoires comme optionnels, Tingting dit avoir compris que « le féminisme est une pratique autant qu'une théorie », dont elle met en avant l'énorme influence sur la direction qu'elle donne depuis à sa vie : « j'ai grandi avec l'ONG de femmes » dit-elle, en poursuivant : « l'ONG est comme ma famille, car je suis la plus jeune, elles prennent soin de moi et je ne veux plus rentrer dans mon village. Je veux rester avec elles. » Sans hésitation, Tingting se reconnaît dans la revendication féministe associée au pouvoir, repoussant les autres voies « trop douces » à son avis.

Il en va de même pour Meilin, étudiante de doctorat sous la direction de Yuting. Sa recherche porte sur les images de femmes en milieu urbain et rural et dans leurs migrations, au sein du cinéma chinois des années trente. Elle a consacré son master aux films de Catherine Breillat. Meilin a lu Cixous, Kristeva, Irrigaray et connaît bien la théorie *queer* ; la jeune fille se destine à devenir professeur d'université. Pour elle, être féministe c'est aussi repenser l'ensemble du monde, de la réalité et être « attentionné aux autres, aux faibles surtout ». Issue d'une famille lettrée depuis trois générations, avec une grand-mère maternelle enseignante de lycée, Meilin déborde

d'admiration pour Yuting qu'elle met sur un piédestal inatteignable : Yuting, à ses yeux, outre son intelligence mordante, a toutes les qualités de la féminité, émotions, goût des fleurs, etc. « C'est aussi juste une femme » dit-elle avec retenue et affection.

### **Un signifiant vide à l'excès**

Après avoir pénétré le petit univers des femmes intellectuelles qui se sont saisi des *gender studies*, le lecteur ne peut qu'être frappé par la spécificité de leurs représentations de ce champ scientifique auquel, de surcroît, elles n'ont qu'un accès partiel – des bribes. Le véritable retournement du regard que provoque chez elles une connaissance largement biaisée et tronquée de ce domaine d'études impose d'insister sur la dominance du contenant sur le contenu, du signifiant sur le signifié quant au genre en premier lieu, et en second son importation à Canton qui dresse un contexte particulier. C'est en effet dans cette ville, à la pointe de la croissance industrielle chinoise, que la presse connaît la plus grande liberté d'expression et que beaucoup de politiques et de mouvements sociaux débutent. À titre d'exemple, notons que récemment, après le début de la crise financière en 2008, les salaires ouvriers sont ainsi régulièrement augmentés tout d'abord dans la province du Guangdong. Mais dans le même moment la règle de l'enfant unique semble fort peu respectée et nombreuses sont les familles qui continuent à refuser que la légitimité de leur préférence masculine concerne l'État. De tous âges, femmes mûres, jeunes femmes, jeunes filles, de tous statuts, professeures, journalistes, débutantes dans leurs carrières ou au contraire au statut élevé, étudiantes, toutes parlent avec des mots différents d'un chambardement complet de leur vision, introduit par l'information des *gender studies* : d'elles-mêmes, de leur histoire familiale, de la société, du politique. Le pouvoir de l'État-Parti en ressort immédiatement attaqué par ce nouveau regard porté sur le monde. Le signifiant genre véhicule ainsi en lui-même comme une forme d'excès et, pour l'anthropologue, c'est la distance qui se creuse sous son nom entre l'outil de gouvernance globale qu'il incarne et son redéploiement par les actrices dans une remise en cause de l'efficience totalisante des structures de domination qui se décline aussi sous l'angle de la dualité sexuelle. S'installe un vide entre l'instrument gestionnaire du capitalisme globalisé – qui contient en lui-même la perspective d'une éradication de tout État-Parti communiste – et l'authenticité des femmes qui entrent en lutte plus ou moins discrètement, dans leur intériorité, ou ouvertement contre le gouvernement chinois après avoir découvert en quelque sorte incidemment une accumulation d'injustices et de malversations qui débutent avec leur propre appartenance sexuée mais s'étendent à l'ensemble de l'édifice sociopolitique, démasqué. Ce trou



impensé de part et d'autre fait lien et amorce une communication dont le petit cercle des femmes étudiées témoigne.

Dans cette optique, c'est la dimension à la fois microsociale et globale du mode de communication initié de cette façon, qui constitue le fait le plus significatif au présent mais aussi au futur. Ce mode de communication, dans ses paramètres globaux, ne peut en effet que se développer, brisant les arguments de la spécificité culturelle chinoise et l'inadaptation actuelle de la population à un régime dit « démocratique ». Dans cette configuration, le signifiant genre participe d'une logique générale qui – aux doubles niveaux des subjectivités et de leurs productions collectives – institue des normes globales économiques et politiques, sexuelles et morales. Que le partage de ces normes et l'entreprise de normalisation des États qui les sous-tendent se traduisent par des miettes de retombées sur les conditions d'existence des femmes se révèle contingent dans ce scénario et ne perturbe pas l'avancée d'un agenda porté par les organisations internationales.

En revanche, l'ingénuité des femmes reste entière et peu importe finalement qu'elles soient les dupes de cette histoire, en Chine comme ailleurs, dans les démocraties d'ancienne industrialisation où des inégalités flagrantes subsistent entre les sexes dans tous les domaines, se nourrissent des dites « réformes » et alimentent ainsi l'expansion du capitalisme sous sa forme financiarisée actuelle.

Selim Monique (2011)

L'importation des gender studies à Canton (Chine) :  
usages personnels, collectifs et politiques

In : Castelli Bernard (dir.), Hours Bernard (dir.). *Enjeux  
épistémologiques et idéologiques de la globalisation  
pour les sciences sociales*

Paris : L'Harmattan, p. 213-237. (Questions  
Contemporaines. Série Globalisation et Sciences  
Sociales)

ISBN 978-2-296-56312-4